

ment provisoire. il y attendit en rédigeant des ordres et en préparant des décrets, la renaissance du jour et le retour de quelques-uns de ses collègues.

LIVRE SEPTIÈME.

I.

Pendant cette détente des choses et des esprits que les heures avancées de la nuit et surtout le crépuscule du matin amenèrent toujours dans les convulsions même des batailles ou des révolutions, un seul parti avait veillé pour ressaisir avec toutes ses forces dans la journée suivante la victoire et la direction que le gouvernement provisoire lui avait enlevées, comme on l'a vu, la veille. Pour bien comprendre ce récit, il faut décomposer avec précision et avec justice les trois partis qui avaient fait la révolution, et qui la révolution une fois accomplie par la fuite du roi, s'étaient entendus pour proclamer ou pour adopter la république.

Ces trois partis étaient le parti libéral et national d'abord. composé de tous les amis de la liberté et du progrès des institutions pris dans toutes les classes de la population sans acception de condition sociale ou de fortune.

Le parti socialiste ensuite composé des partisans

confondus alors en une seule armée. des différentes sectes, écoles, ou systèmes qui tendaient à une rénovation plus ou moins radicale de la société par une distribution nouvelle des conditions du travail ou des bases de la propriété.

Le parti révolutionnaire enfin, composé de ceux pour qui les révolutions sont à elles-mêmes leur propre but. hommes insoucieux de tout amour philosophique du progrès, indifférents aux rêves d'amélioration radicale, se précipitant dans les révolutions pour leurs vertiges. n'ayant dans l'âme ni la moralité dévouée de ceux qui considèrent les gouvernements comme des instruments du bien des peuples; ni dans l'imagination les chimères de ceux qui croient qu'on peut rénover en entier un ordre social sans ensevelir l'homme sous ses débris. Ces révolutionnaires sans foi, sans idée, mais pleins de passions et de tumultes en eux-mêmes veulent des convulsions à leur image et ils trouvent dans les convulsions prolongées leur seul idéal. ils aspirent pour toute théorie à des gouvernements révolutionnaires sans foi, sans loi, sans fin, sans paix, sans trêve et sans moralité comme eux.

II.

Le premier de ces partis c'est-à-dire le parti national et libéral jusqu'à la république inclusivement,

était au fond celui qui avait le plus contribué à la révolution par son éloignement du pouvoir royal, par l'agitation de ses banquets réformistes, par son opposition personnelle au roi dans les Chambres, enfin par l'abandon de la garde nationale de Paris ralliée par la réforme au peuple, par l'immobilité de l'armée, et par la prompte adhésion des généraux au nouveau gouvernement. Ce parti sincèrement grandi en libéralisme depuis trente ans, pénétré des sentiments de sa dignité de citoyen, se sentant capable de se passer de roi et de se gouverner lui-même, était entré de plain-pied dans la République. il se félicitait d'avoir franchi du premier élan l'anarchie. La popularité, la promptitude et l'énergie du gouvernement provisoire avaient reconstitué en dix-huit heures des éléments d'ordre en se jetant sans hésiter sous les décombres de l'écroulement général. Le parti national ne s'occupait déjà plus dans ses pensées que de contenir et de régulariser une révolution acceptée par lui pourvu qu'elle se contint et se régularisât elle-même dans le cadre des grands intérêts généraux d'une société. Il était prêt à appuyer de sa force le gouvernement pour accomplir et pour clore à la fois la révolution par une république, mais par une république civilisée.

III.

Le second parti celui des socialistes de toute doc-

trine était divisé en écoles rivales. Ces écoles ne s'étaient entendues jusque-là que par la critique plus ou moins radicale de l'ordre social et traditionnel des sociétés. leurs théories tendant toutes à la meilleure répartition des bénéfices, des charges, à la suppression de la propriété personnelle, à la communauté des biens se différenciaient néanmoins par les procédés et par la mesure dans lesquels ce nivellement radical de l'humanité devait s'accomplir. les uns y tendant par ce qu'ils appelaient l'organisation du travail, c'est-à-dire l'arbitraire du gouvernement s'établissant au lieu de la libre concurrence entre le capital et le salaire, moyen infailible de les supprimer tous les deux. Tel était surtout le caractère de l'école de M. Louis Blanc. sorte de communisme industriel et mobilier qui ne déposédait nominalemeut ni le propriétaire de sol, ni le propriétaire de capital, mais qui en les dépossédant de leur liberté les anéantissait réellement dans leur action et équivalait à une confiscation de tout capital puisqu'il était la confiscation de tout intérêt.

Ce système modéré, et déguisé dans ses formules, fondé sur un principe réel de justice, d'égalité, de pitié pour les brutalités de la concurrence et pour les iniquités souvent réelles du capital, exposé par son auteur avec une conviction du sophisme communicative pour l'ignorance, et avec un talent de style et de parole qui éblouissait la jeunesse et qui

retentissait dans les masses, était de tous ces systèmes celui qui avait le plus de sectaires sérieux. le mot d'organisation du travail était devenu grâce à l'obscurité des termes depuis dix ans le mot de la croisade des prolétaires contre l'état politique et social.

Ce mot incompris par les classes lettrées avait à leurs yeux le charme et le prestige du mystère. C'était le mirage de la philosophie ! aux yeux des classes laborieuses de l'industrie ce mot voulait dire justice, réparation, espérance, et soulagement. trop peu éclairées pour le sonder jusqu'au fond et pour en découvrir les impossibilités, les déceptions et les misères, ces classes s'y attachaient d'autant plus qu'elles n'y voyaient qu'une amélioration pratique, facile, inoffensive des conditions du travail. amélioration compatible dans leur pensée, avec la propriété, la richesse et le capital, auxquels elles ne voulaient point attenter par la violence et par la spoliation. Ce système, à une époque et dans des villes où l'industrie accumulait des masses flottantes et souffrantes de travailleurs oisifs ou exténués, devait rallier le plus vite une armée de prolétaires sous son drapeau. Ce parti était l'avant-garde du communisme sous un nom qui trompait tout le monde même ses propres soldats.

IV.

Les autres écoles socialistes étaient celle de Fourier d'abord, née des ruines du Saint-Simonisme, éclos et morte en 1830. le fourriérisme idée plus vaste, plus profonde, plus animée d'une pensée immatérielle, s'était étendu à la mesure d'un apostolat et s'était élevé à la hauteur d'une religion de la société par la foi et par le talent de ses principaux apôtres. cette secte avait son catéchisme quotidien commenté sous la direction de MM. Considérant, Hennequin, Cantagrel, à Paris dans le journal la *Démocratie pacifique*. elle avait ses succursales, ses missions, ses cénacles, ses listes et ses subventions d'adeptes de toutes les classes dans les départements et en Europe. elle ne se présentait point comme une subversion de la société existante, mais comme une grande expérimentation d'une société régénérée demandant seulement avec une respectueuse tolérance pour les droits acquis, place dans la discussion pour ses théories, place sur le sol pour ses épreuves. elle ne voulait point contraindre elle voulait convaincre. C'était un rêve en action. la communauté qu'elle prêchait sous la forme de ses phalanstères sorte de monastères industriels et agricoles supposait des anges pour la pratiquer, des dieux pour la gouverner, des mystères pour l'ac-

complir. C'étaient ces mystères même en vain sapés par le raisonnement et en vain insultés par le ridicule qui semblaient y attacher davantage ses sectateurs. le mysticisme est le ciment des illusions. il les rend saintes aux yeux de ceux qui les partagent. l'enthousiasme est incurable quand les enthousiastes se croient inspirés et quand les inspirés se croient martyrs.

Si le fourriérisme avait dans ses principaux adeptes les prestiges et les superstitions d'une religion, il en avait aussi l'honnêteté et les vertus. il s'était toujours refusé jusque-là à s'allier avec les partis politiques hostiles au gouvernement établi. son rôle de philosophie et de religion lui faisait mépriser et détester le rôle de faction. il recommandait la paix aux nations. l'ordre et la tolérance aux citoyens. il pratiquait courageusement dans ses actes et dans ses écrits ce qu'il prêchait. C'était une doctrine de bonne foi, de concorde et de paix, une doctrine désarmée comme celle des *quakers d'Amérique*, on pouvait la craindre, la discuter ou la railler. on ne pouvait s'empêcher de l'estimer. elle pouvait faire des insensés jamais des scélérats.

V.

Au-dessous de cette grande secte, des sectes secondaires et partielles se divisaient sur l'application

pratique de la doctrine commune de l'expropriation de l'homme individuel en société. les uns adoptaient les rêveries incohérentes et confuses des icariens sous la direction de M. Cabet. sorte de Babeuf posthume mais humain. fanatisant pour une communauté agraire tous les mécontents du travail, tous les proscrits de la richesse, toutes les victimes de l'industrie des villes. les autres cherchaient à entrevoir quelques mirages de société nouvelle en dehors des instincts primordiaux de l'homme dans les perspectives métaphysiques de M. Pierre Leroux éclairées d'un rayon de christianisme. les autres se complaisaient par vengeance de leur situation à suivre dans les critiques désespérées un grand sophiste. Ce sophiste avouait son audace. il aspirait à la ruine complète du monde pensant et politique. il se délectait dans les décombres du présent et dans le chaos de l'avenir. C'était la Némésis des vieilles sociétés. il s'appelait M. Proudhon. mais sa ruine au moins était savante. tout ce que le sophisme peut avoir de génie, il l'avait. il jouait avec les mensonges et les vérités comme les enfants grecs avec les osselets.

Les autres enfin, véritables barbares de la civilisation, n'avaient ni doctrine, ni foi, ni religion sociale, ni maîtres, ni illusions, ni sectes. Ils avaient faim et soif de bouleversements.

Un sentiment invétéré de malaise aigri en haine

et perversi en vicés fermentait depuis longues années dans leur âme. Ce sentiment les poussait à ravager du moins l'institution à laquelle ils attribuaient leurs souffrances quand ils n'auraient dû les attribuer qu'à l'imperfection inhérente par notre nature des institutions humaines. Ceux-là étaient peu nombreux et cachés dans les sentines de la capitale et des grandes villes industrielles.

Les autres chefs et les autres sectes socialistes que nous venons d'énumérer étaient loin de ressembler à ces désespérés du désordre. il y avait en eux à côté de légitimes et grandes aspirations dans l'amélioration de l'ordre social, des idées fausses, irréalisables dans la forme, subversives de toute justice, de toute famille, de toute richesse de tout instinct dans l'application; mais il n'y avait ni immoralité ni perversité volontaires. Ces hommes passionnés jusqu'au fanatisme les uns par orgueil pour leur système, les autres par religion pour le progrès des sociétés, croyaient au moins avoir une idée. une idée même fausse à laquelle on croit fortement et à laquelle on se dévoue fanatiquement porte en soi sa moralité. Cette idée peut être absurde, mais elle n'est pas criminelle. elle est ce que sont aux peuples les fausses religions : un délire devant le raisonnement, une vertu devant la conscience. elle veut l'impossible mais elle ne le veut pas par le crime.

Tel était le véritable caractère dans ce moment des différentes écoles socialistes, proclamant la République avec les républicains. Aucune de ces sectes aucun de ces chefs d'idées n'avait dans la pensée de pousser la République aux bouleversements aux violences, au sang, pour trouver dans ces ruines et dans ce sang le problème victorieux de leur école. L'histoire ne doit pas calomnier des pensées qui devinrent des factions plus tard ; mais qui alors n'étaient que des espérances. elle doit dire ce qu'elle a vu, à l'honneur, à l'excuse, comme à la condamnation des socialistes.

VI.

Un enthousiasme sincère et religieux dans le plus grand nombre avait saisi en ce moment les socialistes des différentes sectes. il soulevait les maîtres et les disciples au-dessus des mauvaises pensées, des abjectes ambitions, et plus encore des férociétés d'esprit qu'on leur a imputées depuis. l'enthousiasme sanctifie momentanément les cœurs. celui des socialistes et principalement des adeptes de Fourier et de Raspail était enflammé jusqu'à l'extase. le moule du vieux monde leur paraissait s'être miraculeusement brisé tout à coup devant eux. Ils espéraient tous jeter plus librement le monde renouvelé dans un moule plus ou moins conforme à leur pensée. Cette joie faisait éclater leur cœur. il n'en sor-

fait alors que des effusions de sentiments humains, fraternels, indulgents pour le passé, respectueux pour les droits acquis, réparateurs des iniquités sociales, préservateurs pour le riche, providentiels pour le prolétaire. Ils offraient leur concours, leur influence, leurs veilles, leurs baïonnettes, leur sang aux membres du gouvernement pour les aider à maintenir l'ordre, à humaniser la révolution, à discipliner la République à défendre les industries, les terres, les propriétés. ils voulaient une transformation graduée et rationnelle, non un cataclysme. il ne sortait pas de leurs lèvres dans ces premières heures d'explosion où l'âme se révèle, un mot de colère de vengeance, de ressentiment, de division entre les classes. il n'en sortait pas un mot qui ne pût être enregistré à l'honneur du genre humain. leur physionomie, leurs yeux. leurs larmes, leurs gestes attestaient la sincérité de leurs paroles. ils ne songeaient certes pas à les démentir le lendemain par leurs actes. Voilà le témoignage. les membres du gouvernement qui leur sont le plus opposés comme théorie, le doivent à l'histoire, aux hommes, à Dieu.

VII.

Le troisième parti était celui qui conspirait déjà avant qu'elle fût accomplie contre la révolution qu'il avait faite.